

FRANÇOIS DUROVRAY

LE MONDE DE PRÈS

**PAROLES
D'ACTEURS**

 *l'aube*

LE MONDE DE PRÈS

Collection *Paroles d'Acteurs*

Ouvrage édité par Mathieu Souquière

Dans la même série :

Thierry Beaudet, *Journal d'une crise. De l'urgence du Covid aux soins du quotidien*

Laurent Berger, avec Denis Lafay, *Au boulot !*

Pascal Demurger, *L'entreprise du XXI^e siècle sera politique ou ne sera plus*

Philippe Lemoine, *Une révolution sans les Français ?*

Olivier Faron, Thibaut Duchêne, *Former*

© Éditions de l'Aube, 2020
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4101-3

François Durovray

Le monde de près

éditions de l'aube

*À Julien, Hadrien et Victor.
Ce monde de près m'accapare
pour imaginer le monde d'après
qui est le leur plus encore que le mien.
Ils sont au centre de mes pensées.*

Je remercie mes amis qui, par leurs encouragements, constants et bienveillants, m'ont convaincu de surmonter mes préventions et d'aller au bout de ce projet de livre. Je leur dois autant qu'aux auteurs que j'ai lus, centraux dans ma construction intellectuelle, qu'aux acteurs politiques que j'admire et qui ont façonné mon engagement, ainsi qu'à mes concitoyens, en Essonne et ailleurs, qui donnent tout son sens à mon engagement. Ce livre est aussi le leur.

Prologue

De l'Essonne à la France

Je n'ai pas d'autre légitimité à m'exprimer que celle qui vient de mon territoire. Mais j'y suis si attaché que je revendique ma part d'expérience et la nécessité aujourd'hui de la mettre en partage.

Le projet de ce livre est antérieur à la pandémie qui nous a frappés. Il est le fruit d'une longue maturation et trouve sa source dans l'expérience qui est la mienne et le besoin d'en témoigner. La crise sanitaire à laquelle nous avons été confrontés et les crises économique et sociale qui vont en découler m'ont encore conforté dans ma démarche. Pour surmonter l'épreuve, la contribution de chacun sera nécessaire. Je livre ici, modestement, la mienne. Avec de réelles craintes, anciennes et encore aggravées par le présent. Mais avec aussi de grands espoirs.

En politique, deux profils existent. Un profil « descendant », qui commence sur les bancs de telle ou telle grande école, se

prolonge en cabinet ministériel avant de se trouver un « point de chute » électoral. J'incarne, à l'inverse, un profil « ascendant », ayant gravi les échelons qui mènent du collage d'affiches aux responsabilités militantes puis électorales, avec de fortes racines locales.

Mon port d'attache à moi, c'est l'Essonne, où j'ai grandi et où je vis depuis toujours. Je revendique ainsi, avec une pointe de coquetterie, mon étiquette de « titi essonnien ». Ce territoire que je connais très bien pour l'arpenter depuis mon enfance, j'ose l'affirmer, je l'aime. N'y voyez aucune tentation narcissique, mais je crois même que je lui ressemble, tant il m'a façonné.

Ma chute dans la marmite politique est ancienne : le virus m'a saisi à 15 ans et ne m'a depuis lors jamais quitté. Virus tenace. Lorsque je sentirai ses effets s'atténuer, je saurai qu'il est temps de passer la main. Je n'avais aucune prédisposition personnelle ni injonction familiale, sauf peut-être l'exemple discret de ma mère, qui avait mis sa foi au service d'un engagement associatif constant, notamment au Secours Catholique. Sans doute m'a-t-elle implicitement enseigné ce sens des choses et ce goût des autres qui sont la raison d'être même de la politique. Voilà trente-cinq

ans que j'y consacre ma vie et mon énergie. La politique est une passion, dévorante et exigeante.

Mais une passion difficile à partager. Paradoxe de l'heure, alors qu'elle n'a jamais été aussi nécessaire, la politique n'a jamais été autant décriée. Pourtant, comme l'écrasante majorité des élus, ce n'est ni la contemplation de soi, ni la recherche des honneurs, ni celle d'un confort matériel et symbolique – lequel d'ailleurs? – qui me mobilisent. J'aime les gens et je crois pouvoir assurer n'être motivé que par le service des autres, par la volonté, parfois naïve mais toujours sincère, de contribuer à changer le cours des choses : la vie d'un habitant qui me sollicite, l'harmonie d'un territoire que j'administre. Confessons-le, c'est grisant. Et oui, notre action est aussi une quête de reconnaissance personnelle. Qui dans son quotidien, dans son travail, dans tel ou tel pan de ses activités, n'en éprouve pas le besoin? Mais là n'est pas l'essentiel : la satisfaction individuelle n'est rien à côté du bien public. Ma quête personnelle passe par les autres et ce que j'escompte, modestement, pouvoir leur apporter. Il fut une époque où la gauche s'était donnée pour ambition de « changer la vie ». Quel étrange renoncement que d'y avoir tourné le dos, trahissant tout à la fois

le peuple dont elle prétendait défendre les intérêts mais aussi la politique dont c'est l'essence même.

Cette conviction d'être utile, ces manifestations de sympathie que nous témoignons et qu'on nous témoigne, les encouragements ou félicitations des citoyens pour lesquels nous œuvrons, sont autant de moteurs. Ils nous permettent de tenir, de ne pas renoncer face aux vives critiques, aux agressions même dont nous sommes parfois l'objet, de ne pas succomber au découragement, de ne pas caler face à l'inertie du monde, de ne pas souffrir de l'ingratitude aussi à laquelle notre tâche nous expose.

Je mesure la chance qui est la mienne de m'être toujours inscrit dans l'action locale, assumant successivement les fonctions de conseiller général, de conseiller régional, de maire, de président d'agglomération, puis aujourd'hui de président de département. On me traitera de «cumulard», non sans raison. J'assume le procès et suis fier de m'être mis à plein temps au service de ces mandats et de ces territoires essonniens successifs. De plain-pied avec une réalité territoriale et humaine à laquelle je me dévoue sans compter, j'en tire une connaissance très grande, pour ne pas dire intime, du fonctionnement de nos collectivités, des relations avec le

pouvoir national, de nombreux acteurs économiques, sociaux, associatifs. Je suis toujours surpris des reproches, souvent contradictoires, formulés à l'égard des élus : cumulards ou déconnectés des réalités. Par les mandats que j'ai remplis, les compétences des collectivités dont j'ai assuré la gestion, les interlocuteurs divers et variés qui ont été les miens, j'ai précisément le sentiment de n'être étranger à aucune problématique de la vie collective.

L'Essonne a toujours constitué un vivier politique fait d'acteurs de premier plan, à gauche comme à droite, de Jean-Luc Mélenchon à Manuel Valls, en passant par Nicolas Dupont-Aignan, Nathalie Kosciusko-Morizet ou aujourd'hui Cédric Villani... Je m'en flatte car ma conception de la politique n'a rien de sectaire et je travaille avec des élus de tous bords. J'assume par ailleurs d'avoir évolué dans certaines de mes positions, parce que les contextes peuvent changer, parce que des discussions avec autrui ou l'expérience du terrain peuvent bousculer des certitudes.

J'ai ainsi été très proche de Nicolas Dupont-Aignan au début de mon parcours. Notre collaboration a été à la fois une expérience enrichissante et une blessure profonde : alors que nous avions tous les deux à cœur d'incarner un gaullisme revivifié,

un souverainisme populaire adapté à notre époque, vécu ensemble de très fortes expériences locales, nos divergences stratégiques sont devenues des oppositions idéologiques irréconciliables. La radicalisation de son discours était sans doute inscrite dans son besoin de singulariser son positionnement pour exister médiatiquement, au point de l'amener à franchir malheureusement la ligne rouge. Entre la fidélité à mes valeurs et la fidélité à un homme, il m'a fallu choisir, sans état d'âme mais non sans douleur, car la politique est aussi une histoire de rencontres humaines.

Pour le reste, tout ce qui s'inscrit dans le champ républicain est à mes yeux estimable. Et puis, sans transiger sur mes convictions, je peux même apprécier de « chasser en meute » avec ceux qui ne pensent pas forcément comme moi quand les intérêts de l'Essonne l'exigent, veillant à fédérer toutes les forces qui peuvent agir au service de ces derniers. Pour une évidente raison d'efficacité, qui vise aussi à corriger l'injustice qui nous est faite : lorsque vous êtes le représentant d'un territoire considéré comme « périphérique », vous devez déployer une énergie décuplée pour vous faire entendre dans les lieux de pouvoir et de décision. Comme ses habitants, le président d'un département de banlieue

peut ressentir le poids de la relégation et de la discrimination. J'en ai pris mon parti et nourri un surcroît d'énergie pour obtenir ce que j'estime légitime.

Aujourd'hui président du département de l'Essonne, j'ai beaucoup écouté, observé, expérimenté, agi. Je l'ai fait à l'échelle d'un territoire que je conçois comme une « petite France ». Nous n'avons certes ni la mer ni la montagne, mais pour le reste, tout y est. Un condensé des plus grandes réussites mais aussi de fortes difficultés. Un territoire où s'invente la France de demain, notamment sur le plateau de Saclay, qui agrège à lui tout seul 15 % de la recherche française. Un territoire qui fait aussi parfois la une de l'actualité pour ses quartiers relégués, parfois même presque hors du champ de la République. Ce qui n'empêche pas quelques petits miracles du vivre ensemble : ainsi d'Évry et son harmonieuse cohabitation de communautés religieuses, autour de sa cathédrale – bâtie au xx^e siècle –, sa grande mosquée, sa communauté juive et son temple bouddhiste.

Autrefois, l'Essonne était un petit eldorado : on venait s'y installer parce qu'on avait mis un peu d'argent de côté, de quoi s'y offrir une maison et la tranquillité d'un jardin, s'y bâtir une vie familiale douce et paisible. Créé en 1968, ce département incarnait

bien l'énergie et la modernité des Trente Glorieuses, y accueillant le premier hypermarché hexagonal puis le premier magasin Ikea. Mais le charme s'est aujourd'hui partiellement terni. Beaucoup s'y installent désormais par défaut, parce que l'immobilier parisien chasse de la capitale ceux qui ont la possibilité d'y travailler sans avoir les moyens de s'y loger. Pour beaucoup, un choix de vie hier, un non-choix de vie aujourd'hui.

Mais les choses bougent à nouveau dans ce Grand Paris en émergence, véritable tête de pont qui garantit à notre pays une place de choix dans la mondialisation. On ne rend pas suffisamment hommage à l'inspiration de Nicolas Sarkozy d'avoir lancé ce « chantier du siècle », tant du point de vue institutionnel qu'au niveau de nos infrastructures de transport.

Portée par cette dynamique nouvelle, l'Essonne elle-même redevient un centre, avec un cadre de vie préservé tant recherché désormais, un patrimoine naturel et culturel exceptionnel, des acteurs économiques de premier plan, des centres de recherche parmi les plus performants, nos meilleures écoles et universités. Une Silicon Valley française qui, avec 1,3 millions d'habitants, est le quatorzième département français, soit l'équivalent d'un pays de l'Union européenne comme l'Estonie.

Je ne suis pas un intellectuel mais je crois à la force des idées pour guider l'action. La politique a désinvesti depuis longtemps le champ de la pensée. J'y vois la cause de bien des maux qui la frappent : une incapacité à donner du sens, à produire du résultat et, par conséquent, à susciter l'adhésion. Le politique ayant ainsi renoncé, l'économique a pris la place, imposant sa logique comme jamais. Cette paresse, pour ne pas dire cette indigence politique, a été tragiquement coupable. Nous faisant perdre le sens du commun, elle aura été source de fracturation, de désagrégation. Il nous faut aujourd'hui retrouver au contraire de la cohérence pour retrouver de la cohésion. C'est plus que jamais le diagnostic que je formule : sans cohérence politique, pas de cohésion sociale.

Je ne suis pas non plus un girondin, influencé par une vision gaullienne plus jacobine de la France, mais je vois au quotidien l'incapacité d'un État « obèse », prescripteur de normes, instigateur de lenteurs, avide de contrôle mais inconséquent dans ses décisions, autant de travers que la crise des derniers mois a placés sous une lumière crue. Le monde est au mouvement, à la proximité, à l'utilité, à la résilience. Ceci aussi doit nous amener à revoir la copie et à réinventer d'autres façons de faire.

Les idées, initiatives, solutions partagées dans cet ouvrage sont le fruit des liens noués sur ce territoire, avec tant d'habitants, d'acteurs, de partenaires, dont je mesure chaque jour combien je me nourris de leur contact. Ma contribution est en réalité la leur, restituée à travers l'analyse et la mise en perspective que me permet le poste d'observation et d'action privilégié qui est le mien. Je regarde le monde de près, à travers les diverses crises qui le frappent et celles qui le menacent. Je pense au monde d'après et voudrais qu'il soit enfin, débarrassé de ces dangers, celui où la cohésion et le bien-être dessineraient les contours d'une société forte et apaisée.

Le chaos ou le sursaut ?

Et si, finalement, comme l'énonce cette vérité selon laquelle tout ce qui ne tue pas rend plus fort, nous sortions effectivement plus intelligents, plus aguerris et plus robustes de chaque crise surmontée ? De celles auxquelles nous ont confrontés la finance en 2008, le terrorisme en 2015, la fièvre des Gilets jaunes en 2019, le Covid-19 en 2020 ? À croire que nos vies collectives ressemblent à un enchaînement de haies de plus en plus proches et de plus en plus hautes.

Ces crises auront additionné leurs effets pour signer la fin d'un siècle, la fin d'un monde, d'une organisation et des valeurs qui en furent le socle pour nous signifier l'urgence à construire un nouveau modèle. Nous y sommes, sommés d'être à la hauteur des circonstances, de nous hisser au-delà de nous-mêmes, pour savoir nous réinventer.

Car l'accélération du temps du monde est bien là, elle nous impose un tempo et

des responsabilités face auxquelles nous ne pouvons pas nous défilier. Les fondements d'une nouvelle organisation collective, d'une nouvelle philosophie de société sont à poser, nous engageant pour les prochaines décennies. La politique, bien souvent happée par l'urgence du court terme, retrouve ici de quoi laisser son empreinte dans une perspective temporelle que nous avons perdue de vue. Le présent en viendrait presque à s'effacer devant le futur. Tout est possible.

Nous pouvons sombrer, prolongeant la spirale dans laquelle nous sommes pris, faite de déclassement, de désagrégation sociale, de suicide environnemental. Le pire est toujours une hypothèse. Mais il ne s'impose pas comme horizon indépassable : nous pouvons aussi, face et grâce à ces circonstances exceptionnelles, réaliser enfin ce qui nous semblait encore impossible hier, parce que l'évidence s'impose, parce l'humilité qui est aujourd'hui de mise devient paradoxalement le levier de nos plus grandes ambitions, parce que nous finirions par avoir raison demain en sachant reconnaître combien nous nous sommes trompés hier. Parce que nous aurions enfin appris de nos erreurs et de nos faiblesses pour que la concorde et l'équilibre l'emportent et nous permettent de bâtir un monde meilleur.

Ce nouveau modèle, il appartient à la société dans son ensemble de contribuer à le définir. L'intelligence et l'énergie de chacun doivent être mises à contribution, au service d'un projet collectif qui soit vu comme le prolongement de nous-mêmes, qui nous rende plus disponibles pour les autres et plus exigeants avec nous, qui donne un sens à ce que nous faisons ensemble en y clarifiant la place de chacun. Celle du politique, dans cette œuvre collective, est déterminante et sa responsabilité immense. De ce dernier, de sa clairvoyance, de sa capacité à mobiliser positivement, de son sens de l'écoute mais également de son courage, dépendra l'issue : le chaos ou le sursaut.

Le chaos, à l'évidence, certains le guettent et même l'espèrent. Ils se nourrissent des peurs, de la désespérance, de la crainte du lendemain. Ils attendent leur heure, qui n'a peut-être jamais été aussi proche. Ne pas entendre, ne pas agir, c'est assurément leur servir le futur sur un plateau.

Le sursaut, car c'est la seule hypothèse qui me mobilise, suppose de prendre des risques pour inventer un nouveau pacte économique, social et environnemental qui nous permette de continuer à vivre ensemble en harmonie, où notre destin collectif et nos destinées individuelles se feront avantageusement écho.

À nous de savoir saisir les opportunités immenses qui naissent de ces moments de bascule où les dés ne demandent à nouveau qu'à être jetés.

Sur la ligne de départ, la France n'est pas sans handicap: un État en faillite depuis quarante ans, une vie partisane et démocratique famélique, un repli individuel. Mais notre pays dispose aussi de puissants atouts, à commencer par le premier des premiers, l'esprit français.

Bien sûr, le peuple «gaulois» que nous formons se chamaille souvent, se jalouse parfois, se comprend de moins en moins. Il manifeste aussi fréquemment que bruyamment, occupe les ronds-points, bat le pavé. Sa colère est souvent vive au point de donner lieu à d'impardonnables débordements, à une inexcusable violence. Mais il est aussi capable de communier avec une ferveur unique, qui donne corps à la valeur de fraternité dont nous avons décidé de faire un pan de notre triptyque républicain. Sans doute parce que nous savons nous déchirer comme personne, nous savons aussi nous retrouver comme personne. Pour fêter la victoire de notre équipe de football ou pour dire notre attachement viscéral à la République lorsqu'elle est menacée par la folie terroriste. En assumant d'avoir les larmes aux yeux lorsque, partout